

"LE RÔLE DE LA FRANCE"

Conférence de M. Damour au Théâtre Tulane, ce soir

C'est ce soir que M. Maurice Damour, député, fera sa conférence sur "Le rôle de la France". La causerie sera, certainement, très intéressante, car M. Damour a tous les documents à l'appui des faits qu'il avancera touchant les excès et les cruautés des envahisseurs du sol de France. Il y aura des projections lumineuses de sites dévastés par la trombe teutonne, en France et en Belgique.

Nous publions, avec cet article, un cliché représentant les ruines de l'église de Manceaux, Marne, et un autre montrant la Cathédrale de Reims, en flammes.

Nous croyons intéressant de reproduire le compte rendu qui vient de paraître dans le journal "Le Matin" du 4 avril 1915, de la première conférence de M. Maurice Damour aux Etats-Unis.

"New-York. — M. Maurice Damour, député, est arrivé aux Etats-Unis, où il doit exposer le rôle de la France depuis 1870 dans ses rapports avec l'Allemagne.

M. Damour a fait sa première conférence à New-York, devant un nombreux auditoire, composé d'Américains et de Français. S'appuyant sur des documents diplomatiques, il a démontré que la France n'a jamais cessé, dans l'ordre politique de manifester des dispositions empreintes de l'esprit le plus pacifique et même, dans une forme toujours courtoise, de la plus réelle patience.

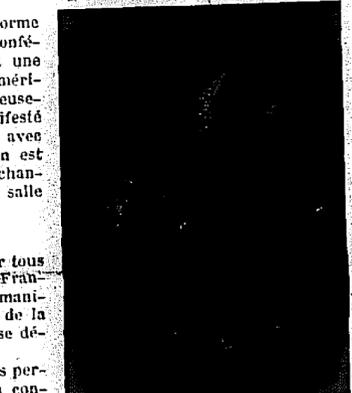
Lorsque le conférencier rappela la déclaration du 4 août 1914, dans laquelle M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'empire allemand, avait déclaré, avoir violé la neutralité de la Belgique, bien qu'elle sût que la France respecterait cette même neutralité, l'auditoire américain manifesta une vive indignation. La forme correcte et calme donnée à sa conférence par M. Damour a produit une très forte impression sur les Américains, qui ont applaudi chaleureusement le conférencier et ont manifesté leurs sympathies pour la France avec une telle ardeur qu'un Américain est monté sur la scène et s'est mis à chanter la "Marseillaise", que toute la salle a reprise en chœur.

Nous ne doutons pas que ce soir tous les Français et descendants de Français tiendront à assister à cette manifestation qui confirmera le rôle de la France dans les événements qui se déroulent aujourd'hui.

Nous croyons utile d'engager les personnes qui désirent assister à la conférence de ne pas manquer d'arriver à l'heure indiquée.



RUINES DE L'EGLISE DE MANCEAUX, MARNE.



La Cathédrale de Reims, en flammes.

La bataille de Champagne

(Suite.)

Au petit jour, le bombardement, qui souvent n'a pas cessé, prend une intensité nouvelle. Notre artillerie tout à coup se déchaîne. On sent qu'elle prépare le terrain devant nous. Les chefs de section circulent dans la tranchée. Leur premier soin a été de faire évacuer les blessés de la nuit. On les charge sur des civières, et les brancardiers les emportent, en se baissant tant qu'ils peuvent, jusqu'au poste de secours. Les officiers vont et viennent. Ils disent à chacun un petit mot cordial: "Oui, sans doute, il va y avoir une attaque. Mais ce ne sera pas terrible. On en a vu de plus dures. Les reconnaissances d'avions ont signalé chez l'ennemi des préparatifs de repliement. Dans une heure, on sera dans leur tranchée. On dit même qu'on y trouvera des casques." A la bonne heure! — C'est la grande déception de ces dernières semaines. On ne trouve plus de casques chez les Boches. Ils n'en ont plus. Ils les ont remplacés par d'ignobles petits "calots" verdâtres, dont un Autrichien ne voudrait pas. Sans relâche, nos 75 "travaillent" la tranchée allemande à cinquante mètres devant nous. Dès qu'ils allongeront leur tir, le signal de l'assaut sera donné. Car tout cela est réglé, minuté, comme un changement de décor. Justement, voilà le café qu'on apporte par les chemineaux, non sans péril. Pourvu qu'on ait le temps de le prendre! On tend son quart. On se restaure. A travers les meurtrières, on risque un œil pour se rendre compte du terrain à parcourir. Il y a bien cent cinquante mètres. Un bond, voilà les marmittes éclatant à droite et à gauche. Elles ne ratent pas toujours le retranchement de beaucoup. Voilà que les 75 tonnent de plus belle. "Assurez vos baïonnettes," recommandent les sergents dans chaque section. L'adjudant y va aussi de son conseil "que les plus petits, les "loin du ciel", ne grimpent pas les premiers, ils entraveraient le mouvement." C'est que c'est là l'instant critique de l'attaque: le parapet. Au moment où les hommes se précipitent en sautoir, les uns et les autres, une rafale de mitraille les accable toujours. Combien

dégingolent à cette minute-là et retombent broyés dans la tranchée! Et puis après, l'élan est pris, on court; on crie, et alors, m'a assuré un petit tirailleur "les balles ne font plus beaucoup de mal même quand on les reçoit." Attention! Nos obus commencent à tomber plus loin. Ils éclatent à cent mètres, à cent cinquante mètres, en arrière de la tranchée ennemie, sur leur seconde ligne qu'il s'agit d'inquiéter et d'empêcher de se porter trop vite au secours de la première. Le prochain coup de téléphone sera sûrement pour l'assaut. Ce qu'il y a d'agréable, c'est qu'on a tout de suite la communication. "Allons, allons, mes petits..." machonne le capitaine pour dissimuler son émotion. Il a peur pour ses hommes. Les hommes ont peur pour lui. Ils sont héroïquement quittes! — Ça va y être. Chacun cherche de l'œil une anfractuosité, un bout de rocher, un caillou, où s'agripper pour bondir. On se regarde. On songe vaguement qu'il y en a peut-être qu'on regarde pour la dernière fois. Mais on n'en est pas sûr. Et puis on espère que ce seront ceux qu'on ne connaît pas. Seulement, n'est-ce pas, on se connaît tous un peu. Alors c'est assez triste. On ne pense pas à soi. Heureusement, ce serait encore plus triste. Ce n'est point affaire de courage. On est persuadé qu'on en échappera: la grâce d'épave de siège!

Maintenant, nos batteries tirent par rafales. Un petit frémissement court toute la ligne. Le signal est donné: "En avant!" Un grand cri sort de toutes les poitrines. En un terrible effort, on se hisse sur le parapet. On y est.

Le feu ennemi éclate dans toute son effroyable puissance. C'est l'instant meurtrier. Mais on ne regarde pas à ses pieds. On regarde devant soi. On tire à pleine. Tirez prendrait trop de temps. La grande affaire est de gagner, dans le moins de secondes possible, la tranchée ennemie. Toute la plaine retentit de cette course furieuse, hurlante — jalonnée par les morts et les blessés. Et puis tout d'un coup, l'immense rumeur s'assourdit. La compagnie — ou du moins ce qui en reste — vient de s'engouffrer dans la tranchée. Alors, c'est un bruit effroyable, une mêlée sans merci, une rumeur bouffée de cris, d'injures et de râles. Les fusils se précipitent vers le boyau. Ils y rencontrent ceux qui viennent à leur secours. Les nôtres s'y jettent à leur suite. Assaillants et défen-

seurs se ruent les uns sur les autres, dans un indescriptible corps à corps. La mêlée est si violente et si compacte, que beaucoup abandonnent leurs armes, devenues inutiles. On n'a point la place de tirer ni même de frapper. La moitié d'un fusil vaut mieux qu'un fusil tout entier. "Si l'on peut parvenir à déboîter sa baïonnette, me dit un sous-officier de tirailleurs, c'est fameux, mais c'est bien rare. Il vaut mieux ramasser une pioche, un morceau de fer, n'importe quoi. J'ai vu deux hommes qui se battaient à coups de poing. J'en ai vu d'autres qui, faute d'avoir les mains libres, se mordaient. Seulement on avance la plupart du temps sur des cadavres. Alors on n'est pas solide sur ses jambes. C'est mou à marcher. On tombe, on se relève. Quelquefois on se relève pas. Cela dure, certains jours, une heure, deux heures. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est de ne pas reculer. Lorsque le boyau est pris tout entier, ça va bien et il n'y a plus qu'à s'occuper de la tranchée suivante. Mais quand on n'a pu en conquérir qu'un morceau, on se dépêche de construire un barrage avec n'importe quoi, un pare-éclats, des fascines, des armes, voire même avec des morts qu'on empile les uns sur les autres. Et quand c'est fait, on veille des deux côtés jusqu'à ce qu'un indice favorable permette de tenter une nouvelle poussée. Ce sont de rudes nuits pendant lesquelles on entend quelquefois le souffle de la sentinelle ennemie à quelques mètres de soi."

Pendant ce temps, la tranchée que nous occupons tout à l'heure a été occupée dès notre départ par une compagnie de renfort qui attend à son tour l'instant d'entrer en action. Parfois il faut l'appeler pour organiser la tranchée conquise, pour refaire les terrassements éboués sous les éclatements, pour reconstruire les parapets. Là encore tout sert de matériaux et les cadavres jouent leur rôle. On les étend sur le bord de la tranchée, les bras collés au corps, un peu de terre par-dessus et ainsi de suite. Le fumier rempart s'éclaire de la sorte petit à petit. Ces cadavres, ce sont souvent ceux des leurs, parfois ceux des nôtres. Doit-on crier au sacrilège? Non, sans doute. N'est-ce pas un dernier moyen qu'on offre à ces sublimes dévoués de défendre le sol, de sauvegarder la vie de ceux qui restent, et par delà même la mort, de servir encore la patrie pour la victoire de laquelle ils sont glorieusement tombés?

Peu à peu, la tranchée s'organise. Le lendemain elle est prête à subir l'inevitable contre-attaque, et elle devient nôtre par l'aspect. Les vestiges boches disparaissent et dans le couloir souterrain où tout à l'heure on s'engouffrait, maintenant on prépare le repas du soir et on s'appête à prendre quelque repos. Souvent, quand la nuit tombe, on risque de ses jours, un homme se dresse sur la tranchée, et se retournant vers le terrain conquis, il fait un grand geste d'abord de haut en bas et puis de gauche à droite. C'est, sous la tonique boueuse du soldat, un prétre qui bénit les morts de la journée. Mais il arrive qu'il ne puisse l'achever, ce geste auguste, sans que sa main soit ensanglantée par une balle; pauvre main crucifiée en faisant le signe de la croix! — Demain, il faudra atteindre l'autre tranchée, recommencer l'opération de sacrifice et d'héroïsme, et sous

qu'un mot, sans qu'une plainte sortent de leur bouche, nos soldats la recommencent.

(La suite à demain.)

Prise de Guerre

Le vieux bocha la tête et me narra:

"Fai de père Ferlot, manquer à gagner cent vingt pistoles, ont douze cents sous francs; rester deux jours prisonnier, risquer d'être fusillé par les Prussiens, être pris par les Français pour un espion, eh bien! je vous le dis, nous n'aurions pas été deux dans cette affaire, je croirais qu'il n'y a que moi à qui ça puisse arriver. Un autre me le conterait, je le traiterais de menteur; et pourtant, je vous jure que ça s'est passé comme je vais vous le dire.

"La cause de cette aventure, voyez-vous, c'est que j'ai été trop honnête avec les Boches. En voilà une étiquette à leur sabbat charabia. Je lui montre le papier du maire. Il le déchire en quatre, sans le lire, et me crie dans la figure: "Espion! Fusille!" Puis il fait un signe à deux hommes qui me poussent dans une grange.

"Ah! je ne me suis pas amusé là-dessus; j'y suis resté toute la journée du lendemain sans manger. Je m'attendais à chaque minute à être collé au mur. Enfin, le surlendemain au matin, la porte s'ouvre. Un sous-officier vient me chercher. Il rit, il rit avec un air de se moquer de moi... et il me dit en français: "Merci pour les chevaux... pas à nous... beau cadavre!" Et il se tenait les côtes de rire. Probable que je paraissais mystifié, et, dans le moment, deux chevaux déboulent à toute vitesse en tournant, des chevaux sans cavaliers; nous levons les bras, nous crions: "Hé! Hé! Hé! Ils se laissent prendre par la bride. C'étaient deux belles bêtes, ma foi, et bien douces, un peu effrayées seulement par le bruit du canon et de la fusillade, à ce que je crois. Nous jetons un regard sur les selles, des selles d'officiers allemands, en beau cuir, avec un chiffre doré et une couronne; des nobles, c'est sûr! Mais les fontes étaient vides.

"Faut vous dire que Cailleton est un peu maquignon; sa figure s'éclaircit; il se met à rire:

"— Bonne journée, mon vieux Ferlot. Nous avons gagné cent vingt pistoles chacun pour le moins. Voici ce que je propose on va aller dans les bois; on fera un abri avec des pieux et de la fougère; nous logerons les chevaux dedans, et après la guerre, ni vu ni connu... nous les vendrons.

"Comme de juste, ce qui fut dit fut fait, puis nous rentrons au pays. Seulement, il n'y a pas que les femmes pour avoir la langue trop longue... En route, nous rencontrons le maire, et nous lui contons la chose. Il devient grave, se gratte la tête, et dit: "C'est pas à faire, ce coup-là. D'abord, faudrait voir si c'est bien honnête. C'est pas à vous, ces chevaux. Et puis, les Prussiens vont venir d'un moment à l'autre; ces messieurs pourraient me contrarier; c'est des fouille-partout; ils trouveront sûrement les deux bêtes, qui étaient de leurs officiers tués. Ils accuseront les habitants de les avoir descendus à coups de fusil, et ils brûleront le village, sans compter qu'ils vous fusilleront s'ils savent que c'est vous deux qui avez caché les animaux. Le mieux à faire, c'est de ramener ces bêtes-là aux Prussiens, à leur quartier général qui est à deux lieues d'ici. J'vas

vous donner un papier de la mairie, comme qui dirait un sauf-conduit; ça peut toujours servir."

"Vous pensez si nous étions penauds; mais tout de même, c'était bien parlé, et on n'avait rien à répondre à ça. Avec Cailleton, on tire au sort celui qui va là-bas; je suis désigné. Le jour voilà parti avec mes deux camarades haut-le-pied.

"J'avais mis mon mouchoir au bout d'un bâton, en manière de drapeau blanc, rapport aux sentinelles. La première que je vois m'arrête et me mène dans la cour d'une ferme. Y avait là un tas d'officiers. Ils n'étaient pas tranquilles, car ils venaient d'être latus sur la Marne, à ce que j'ai su depuis. Au premier mot du soldat qui me conduisait, un gros Prussien, rouge de cheveux et de moustaches, se lève d'une chaise, me met un revolver sous le nez, et commence à m'en dire, sûrement des injures, mais je n'ai pas su les-quelles, vu que je ne comprends rien à leur sabbat charabia. Je lui montre le papier du maire. Il le déchire en quatre, sans le lire, et me crie dans la figure: "Espion! Fusille!" Puis il fait un signe à deux hommes qui me poussent dans une grange.

"Ah! je ne me suis pas amusé là-dessus; j'y suis resté toute la journée du lendemain sans manger. Je m'attendais à chaque minute à être collé au mur. Enfin, le surlendemain au matin, la porte s'ouvre. Un sous-officier vient me chercher. Il rit, il rit avec un air de se moquer de moi... et il me dit en français: "Merci pour les chevaux... pas à nous... beau cadavre!" Et il se tenait les côtes de rire. Probable que je paraissais mystifié, et, dans le moment, deux chevaux déboulent à toute vitesse en tournant, des chevaux sans cavaliers; nous levons les bras, nous crions: "Hé! Hé! Hé! Ils se laissent prendre par la bride. C'étaient deux belles bêtes, ma foi, et bien douces, un peu effrayées seulement par le bruit du canon et de la fusillade, à ce que je crois. Nous jetons un regard sur les selles, des selles d'officiers allemands, en beau cuir, avec un chiffre doré et une couronne; des nobles, c'est sûr! Mais les fontes étaient vides.

"Faut vous dire que Cailleton est un peu maquignon; sa figure s'éclaircit; il se met à rire:

"— Bonne journée, mon vieux Ferlot. Nous avons gagné cent vingt pistoles chacun pour le moins. Voici ce que je propose on va aller dans les bois; on fera un abri avec des pieux et de la fougère; nous logerons les chevaux dedans, et après la guerre, ni vu ni connu... nous les vendrons.

"Comme de juste, ce qui fut dit fut fait, puis nous rentrons au pays. Seulement, il n'y a pas que les femmes pour avoir la langue trop longue... En route, nous rencontrons le maire, et nous lui contons la chose. Il devient grave, se gratte la tête, et dit: "C'est pas à faire, ce coup-là. D'abord, faudrait voir si c'est bien honnête. C'est pas à vous, ces chevaux. Et puis, les Prussiens vont venir d'un moment à l'autre; ces messieurs pourraient me contrarier; c'est des fouille-partout; ils trouveront sûrement les deux bêtes, qui étaient de leurs officiers tués. Ils accuseront les habitants de les avoir descendus à coups de fusil, et ils brûleront le village, sans compter qu'ils vous fusilleront s'ils savent que c'est vous deux qui avez caché les animaux. Le mieux à faire, c'est de ramener ces bêtes-là aux Prussiens, à leur quartier général qui est à deux lieues d'ici. J'vas

vous donner un papier de la mairie, comme qui dirait un sauf-conduit; ça peut toujours servir."

"Vous pensez si nous étions penauds; mais tout de même, c'était bien parlé, et on n'avait rien à répondre à ça. Avec Cailleton, on tire au sort celui qui va là-bas; je suis désigné. Le jour voilà parti avec mes deux camarades haut-le-pied.

"J'avais mis mon mouchoir au bout d'un bâton, en manière de drapeau blanc, rapport aux sentinelles. La première que je vois m'arrête et me mène dans la cour d'une ferme. Y avait là un tas d'officiers. Ils n'étaient pas tranquilles, car ils venaient d'être latus sur la Marne, à ce que j'ai su depuis. Au premier mot du soldat qui me conduisait, un gros Prussien, rouge de cheveux et de moustaches, se lève d'une chaise, me met un revolver sous le nez, et commence à m'en dire, sûrement des injures, mais je n'ai pas su les-quelles, vu que je ne comprends rien à leur sabbat charabia. Je lui montre le papier du maire. Il le déchire en quatre, sans le lire, et me crie dans la figure: "Espion! Fusille!" Puis il fait un signe à deux hommes qui me poussent dans une grange.

"Ah! je ne me suis pas amusé là-dessus; j'y suis resté toute la journée du lendemain sans manger. Je m'attendais à chaque minute à être collé au mur. Enfin, le surlendemain au matin, la porte s'ouvre. Un sous-officier vient me chercher. Il rit, il rit avec un air de se moquer de moi... et il me dit en français: "Merci pour les chevaux... pas à nous... beau cadavre!" Et il se tenait les côtes de rire. Probable que je paraissais mystifié, et, dans le moment, deux chevaux déboulent à toute vitesse en tournant, des chevaux sans cavaliers; nous levons les bras, nous crions: "Hé! Hé! Hé! Ils se laissent prendre par la bride. C'étaient deux belles bêtes, ma foi, et bien douces, un peu effrayées seulement par le bruit du canon et de la fusillade, à ce que je crois. Nous jetons un regard sur les selles, des selles d'officiers allemands, en beau cuir, avec un chiffre doré et une couronne; des nobles, c'est sûr! Mais les fontes étaient vides.

"Faut vous dire que Cailleton est un peu maquignon; sa figure s'éclaircit; il se met à rire:

"— Bonne journée, mon vieux Ferlot. Nous avons gagné cent vingt pistoles chacun pour le moins. Voici ce que je propose on va aller dans les bois; on fera un abri avec des pieux et de la fougère; nous logerons les chevaux dedans, et après la guerre, ni vu ni connu... nous les vendrons.

"Comme de juste, ce qui fut dit fut fait, puis nous rentrons au pays. Seulement, il n'y a pas que les femmes pour avoir la langue trop longue... En route, nous rencontrons le maire, et nous lui contons la chose. Il devient grave, se gratte la tête, et dit: "C'est pas à faire, ce coup-là. D'abord, faudrait voir si c'est bien honnête. C'est pas à vous, ces chevaux. Et puis, les Prussiens vont venir d'un moment à l'autre; ces messieurs pourraient me contrarier; c'est des fouille-partout; ils trouveront sûrement les deux bêtes, qui étaient de leurs officiers tués. Ils accuseront les habitants de les avoir descendus à coups de fusil, et ils brûleront le village, sans compter qu'ils vous fusilleront s'ils savent que c'est vous deux qui avez caché les animaux. Le mieux à faire, c'est de ramener ces bêtes-là aux Prussiens, à leur quartier général qui est à deux lieues d'ici. J'vas

vous donner un papier de la mairie, comme qui dirait un sauf-conduit; ça peut toujours servir."

"Vous pensez si nous étions penauds; mais tout de même, c'était bien parlé, et on n'avait rien à répondre à ça. Avec Cailleton, on tire au sort celui qui va là-bas; je suis désigné. Le jour voilà parti avec mes deux camarades haut-le-pied.

"J'avais mis mon mouchoir au bout d'un bâton, en manière de drapeau blanc, rapport aux sentinelles. La première que je vois m'arrête et me mène dans la cour d'une ferme. Y avait là un tas d'officiers. Ils n'étaient pas tranquilles, car ils venaient d'être latus sur la Marne, à ce que j'ai su depuis. Au premier mot du soldat qui me conduisait, un gros Prussien, rouge de cheveux et de moustaches, se lève d'une chaise, me met un revolver sous le nez, et commence à m'en dire, sûrement des injures, mais je n'ai pas su les-quelles, vu que je ne comprends rien à leur sabbat charabia. Je lui montre le papier du maire. Il le déchire en quatre, sans le lire, et me crie dans la figure: "Espion! Fusille!" Puis il fait un signe à deux hommes qui me poussent dans une grange.

"Ah! je ne me suis pas amusé là-dessus; j'y suis resté toute la journée du lendemain sans manger. Je m'attendais à chaque minute à être collé au mur. Enfin, le surlendemain au matin, la porte s'ouvre. Un sous-officier vient me chercher. Il rit, il rit avec un air de se moquer de moi... et il me dit en français: "Merci pour les chevaux... pas à nous... beau cadavre!" Et il se tenait les côtes de rire. Probable que je paraissais mystifié, et, dans le moment, deux chevaux déboulent à toute vitesse en tournant, des chevaux sans cavaliers; nous levons les bras, nous crions: "Hé! Hé! Hé! Ils se laissent prendre par la bride. C'étaient deux belles bêtes, ma foi, et bien douces, un peu effrayées seulement par le bruit du canon et de la fusillade, à ce que je crois. Nous jetons un regard sur les selles, des selles d'officiers allemands, en beau cuir, avec un chiffre doré et une couronne; des nobles, c'est sûr! Mais les fontes étaient vides.

"Faut vous dire que Cailleton est un peu maquignon; sa figure s'éclaircit; il se met à rire:

"Tout de même, celui-là ne m'a pas un revolver sous le nez.

"Je me suis dépêché de me sauver... C'est la bourgeoisie qui m'en a coûté, en me voyant revenir... Mais, voyez-vous, quand je pense que pour être trop honnête j'ai eu tant de malheur. — Ça va, ça va, ça va, fusillé par les Allemands, avouez-le, fis-je en riant.

Ben, ma foi oui, il y a un peu de ça; mais quand je songe que j'ai manqué à gagner 120 pistoles, 1,200 beaux francs qui auraient si bien fait dans une cassette, et que j'ai ramené à des Allemands des chevaux qui n'étaient pas à eux, et que j'ai été pris pour un espion, et que je me suis fait moquer de moi dans le pays... Tenez, conclut le père Ferlot, je peux vivre cent ans, je ne me consolerai jamais.

Et si sen alla, le dos voûté, le chétif branlant, traînant les jambes.

CHARLES MONTCOURONNE.

EN PREVISION DE L'INTERVENTION

En prévision de l'intervention de l'Italie dans le conflit européen, les journaux composant la Fédération des Associations Journalistiques Italiennes, ont tenu une réunion générale où ils se sont occupés des conditions créées aux journalistes par la situation militaire. Un ordre du jour a été voté, exprimant le désir que les journalistes qui sont ou seront appelés sous les armes, ne perdent ni leurs droits ni leurs appointements pendant la durée du service; que les caisses des différentes associations viennent en aide aux familles besogneuses; et, enfin, que les journalistes restant à Rome, remplissent provisoirement et d'une manière désintéressée leurs collègues partis pour l'armée.

La plupart des directeurs de journaux ont déjà adhéré à ces justes positions.

L'ABEILLE
de la Nouvelle-Orléans
sert des abonnements au prix de \$1.00 par mois, de nos bureaux, ou \$1.50 sous par semaine pris au porteur.
ETES-VOUS ABONNE?

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER REIMS



(Exigez l'Étoile Comme Garantie)
PAUL GELPI & FILS
AGENTS

227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans
En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille, S. V. P.

Bas Élastiques, Ceintures, Abdominales, Membres Artificiels, Chaises Roulantes Invalides, Ceintures Hermières, etc., etc.
SCHROEDER
1314 RUE CANAL
En faisant vos emplettes mentionnez l'Abéille, S. V. P.
2400-1an jeu dim

CHEMINS DE FER.

New Orleans Great Northern R.R.

EXCURSIONS
(Trains de Plaisir)
Tous les Dimanches et Mercredis
A LA PAROISSE DE
SAINTE TAMMANY
Le climat le plus salubre des Etats-Unis.

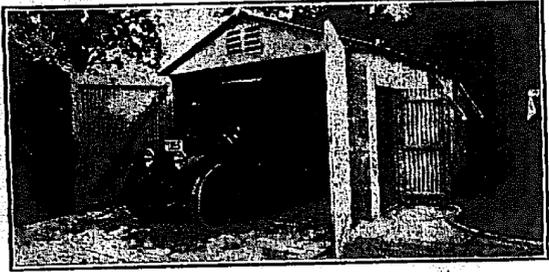
Trains de plaisir à Bogalusa!
"LA VILLE MAGIQUE DU SUD."

Wagon-aison pour les excursions de dimanches à Bogalusa. Départ de la gare Terminal à 7:30 a. m. Arrivée de retour à 5:30 p. m. Pour de plus amples détails, informez-vous auprès de l'Agence des billets, ou téléphonez Main 222.



Le Train de New York

Quitte la Station Terminal à **7:30 P. M.**
DIRECTEMENT
A la 32me rue et la Time Avenue
Un liet de Broadway.
Eclairé à l'Électrique.
Excellent Service de Wagon-Restaurant.
"A La Carte"
Bureaux des Billets.
214 RUE ST. CHARLES.
Dépôt: Station Terminal, rue du Canal
PHONE MAIN 222.



R. G. HOLZER

317 ET 329 RUE BOURGOGNE
NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Garage "Holzer" portatif à l'épreuve de la Rouille, et Bâtime Abri

FABRICANTS DE PORTES, FENÊTRES ET PERSIENNES INCOMBUSTIBLES
Tôles en fer français, irisé, en forme "V"; gouttières, Tuyaux, Corniches, Chassis-vitrés, plafonds en acier; Couronnes et "finials" de fenêtres; Garde-fous à carters d'automobiles. Réparations de Radiateurs, etc. Réparations de toitures en ardoises.

AGENTS POUR LES "NEPONSET PRODUCTS" DE BIRD & SON; ET DES "B. S. WALL BOARD"

CHARBONS

COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.

337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126